

le crois pas disposé à me reprendre à présent, il faudra que ces messieurs aient encore la complaisance de m'accompagner demain matin chez lui, puisqu'ils tiennent absolument à me procurer un logement de jour; celui qu'ils m'ont offert cette nuit me convient tellement sous tous les rapports, qu'il est très-probable que j'irai m'y installer à la nuit tombante.

— Ah ça! mais c'est une plaisanterie, repart le musicien, comment! vous ne savez où aller?

— Non, sur mon honneur.

— Eh bien! il faut venir chez moi, nous logerons ensemble.

— Mais vous me connaissez à peine, je ne sais même pas votre nom.

— Que vous ignoriez mon nom, cela ne m'étonne nullement, je suis un pauvre diable de musicien, et je gagne à peu près ma vie. Vous, je vous connais fort bien, vous êtes artiste, nous sommes frères, presque aussi riches l'un que l'autre, mais vous avez du talent, vous ferez peut-être votre chemin, ne craignez-vous pas heureux alors de m'obliger?

— Oh! certes, de grand cœur.

— Eh bien! donc, chacun son tour. C'est moi qui commence. Messieurs, continua-t-il, en s'adressant aux deux crieurs de nuit, je me nomme Spangler, voici mon adresse, et je réponds de monsieur qui va loger avec moi. Voilà, je crois, votre mission accomplie, merci de l'hospitalité que vous lui avez donnée, et à laquelle il n'aurait pas eu besoin de recourir, si je l'avais rencontré plus tôt. Au revoir!

Et nos deux amis, se tenant bras dessus bras dessous, arrivèrent bientôt à leur demeure commune. C'est un peu haut, dit Spangler, mais cela a son avantage: une fois arrivé, on ne redescend plus que quand on y est tout à fait obligé, et cela vous fait travailler, en vous forçant de rester plus souvent à la maison. Et puis les importuns ne viennent pas, vous dérangent, ils ne se hasar dent pas à monter, sans s'être d'abord informés en bas si vous y êtes et vous pouvez, en toute sû reté, vous déclarer absent tant que vous le jugez convenable. Quand vous chanteriez à tue-tête, et quand vous feriez résonner l'instrument le plus puissant, il y a une telle distance des étages infé rieurs à notre petit paradis, qu'il n'y a nul danger que le bruit que vous feriez vienne trahir votre présence. On était enfin arrivé à ce que Spangler appelait son petit paradis.

C'était un grenier à peine meublé d'un lit, de quelques chaises, d'une table et d'un vieux clavecin.

— Cela n'est pas beau, dit-il à son nouvel hôte, mais ici nous pourrions encore n'être pas trop mal heureux, nous nous confierons nos peines, c'est déjà un soulagement, puis, nous ferons de la mu sique, ensemble, et c'est une consolation. Et, pour commencer, vous allez me raconter, pourquoi et comment ce vieux coquin de Reutter vous a si inhumainement renvoyé de la maîtrise.

— Ah! ce ne sera pas bien long, répondit Joseph. Depuis deux ans, j'étais très-mal avec lui,

et il y a peut-être un peu de la faute de mon père, qui n'a jamais voulu consentir à ce que désirait Reutter. Notre maître de chapelle voulait, disait-il, assurer ma fortune et mon avenir, c'est une affaire que je n'ai jamais très-bien comprise, et que vous m'expliquerez peut-être, car vous devez avoir plus d'expérience que moi. Vous vous rappelez sans doute quelle belle voix de soprano j'avais, et l'effet que je produisais lorsque, le dimanche, j'avais quelque solo à chanter. Un jour que j'avais été encore mieux inspiré que de coutume, et que l'on avait paru très-satisfait de moi, Reutter me fit monter dans sa chambre, après l'office.

— Mon enfant, me dit-il, car dans ce temps-là, j'étais son Benjamin, et il avait toutes sortes de bontés pour moi, — mon enfant, tu as une belle voix, tu ne chantes pas mal, et si cela pouvait durer toujours ainsi, tu serais trop heureux. Malheu reusement ça ne peut pas durer longtemps, bientôt, dans quelques années, tu vas perdre ta belle voix d'enfant; et, puisqu'elle est maintenant dans son plus beau développement, c'est le moment de songer à l'utiliser; mais pour cela, il y aurait une petite condition, et il te faudrait du courage.

— Qu'est ce donc? interrompis-je.

— Peu de chose au fond, aller en Italie. Je t'y enverrais à mes frais, à mes frais, entends-tu? Et, quand il en serait temps, tu reviendrais avec le prestige de la renommée, ajouté à l'art et au talent. Tu m'appartiendrais alors pendant un temps suffi sant pour me défrayer, c'est-à-dire que je te ferais une pension qui ne serait pas de moins de 800 florins, et que je pourrais, en revanche, te céder aux directeurs et aux maîtres de chapelle qui vou draient profiter de ton talent.

— Vous jugez que je fus enchanté d'une telle proposition, je sautai au cou de Reutter en le remerciant de son conseil et de son appui. Il fut convenu que je partais dans quinze jours, et il me recommanda de ne confier notre secret à qui que ce fût. Mais voyez quelle démancheaison de parler me prit, c'était aux approches de la Saint-Matthieu, et je ne manquais jamais à cette époque d'écrire à mon digne père, à l'occasion de sa fête. Ne m'a-visai-je pas dans ma lettre, de lui parler des 800 florins et de ma petite promenade en Italie. Deux jours après, qui vois-je arriver à la maîtrise? Mon père, qui demande sur le champ à parler à Reutter. Ils restèrent enfermés une grande heure ensemble, et, quand mon père sortit, il avait l'air fort animé, et Reutter tout confus. Mon père me pressa tendrement entre ses bras.

— Mon bon Joseph, me dit-il, les larmes aux yeux tu as bien fait de te confier à moi. A ton âge, tu ne peux pas comprendre les conséquences d'un voya ge à l'aventure. Je te défends de consentir, sans mon aveu à aucune proposition qui pourrait t'être faite désormais. Entendez-vous, Monsieur? dit-il rudement à Reutter.

A peine fut-il parti, que celui-ci se tournant vers moi, me jeta un regard de pitié.

— Monsieur Joseph, vous êtes un sot, me dit-il,